

Le sujet

Le moi philosophique n'est pas l'homme, ni le corps humain, ni l'âme humaine dont traite la psychologie, mais le sujet métaphysique, la limite – et non pas une partie du monde.

Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.641.

Le sujet métaphysique

🌀 Pourquoi « le sujet » ?

Wittgenstein ici avance le mot « sujet » comme terme pertinent en philosophie, qui se substitue au mot **homme**. L'homme n'est pas l'objet ni le sujet de la philosophie, mais de l'anthropologie physique et morale. Le mot « sujet » se substitue aussi aux expressions **âme et corps humain**. En effet, en tant que notre corps fait partie des organismes vivants, et des corps matériels, il est l'objet de la physique, de la mécanique, de la physiologie, de la biologie. En tant que notre âme est le lieu des émotions, des sentiments, des volontés, des pensées, elle est l'objet de la psychologie, de l'éthologie, et de la psychanalyse. L'homme fait partie du monde, comme d'autres espèces vivantes présentes sur lui et autour de lui. Les corps et les âmes des vivants font aussi partie du monde. Le « moi » est, lui aussi, un terme psychologique ou moral, car le mot, en tant que pronom personnel, tantôt signifie l'insistance sur le « je » : « moi, je » dit-on ; soit ce à quoi s'attribue quelque chose : « ce chien est à moi, disent les enfants ». Et alors il signifie la possession par le sujet.

Du « sujet » donc, Wittgenstein dit qu'il est métaphysique au sens où justement il n'est pas une partie du monde (physique) mais est au-delà (méta) ; il est à sa limite et hors de lui. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi le mot « sujet » ? Si ce mot est préféré, c'est à partir de sa signification grammaticale, par différence

avec le mot « objet ». Prenons une phrase simple : Julie donne un chat. Qui donne le chat ? Julie : c'est le sujet du verbe donner. Que donne Julie ? Un chat : c'est l'objet donné.

Même si nous avons souvent dans notre langue française une substitution réciproque entre les mots *sujet et objet*, il faut toujours en revenir à cette forme de base de la proposition pour stabiliser le vocabulaire.

Or le pronom personnel en fonction sujet est « je ». Ni « me », ni « moi », mot d'attribution. Le mot « je » indique, pour celui qui parle, qu'il est le sujet même qui parle ; mais c'est un mot vide, sans contenu ; chacun dit « je », c'est un pronom qui désigne sans décrire. Le mot « me » désigne l'objet : je me lave signifie je lave mon corps ; je me gronde : je gronde mon âme. Le mot « moi » désigne, comme le dit Pascal, ce qui est haïssable, le gonflement de soi, un trop plein d'importance, d'amour, de possession. « Ce chien est à moi, disent les enfants, voici ma place au soleil. » Le moi est mondain.

Pour justifier l'expression « sujet métaphysique », il suffit de penser à la vision. J'ouvre les yeux : s'il y a de la lumière, je vois ce qui est un peu en avant de moi, assez loin devant moi ; je peux voir de moi-même directement mes pieds, mes jambes, mes bras et mains ; mais pas mon dos et mes fesses. Je sais qu'il faut que la lumière soit, que mes yeux la reçoivent, que le cerveau soit impressionné par des messages neuronaux ; je sais que le contenu mental c'est cette image visuelle que j'accueille, que je peux décrire. Mais où est le sujet de la vision ? Je l'imagine en arrière des yeux, mais il m'est oublié. Il est présent en tant que sujet ; jamais en tant qu'objet. « Je vois » se décrit par une conscience de la lumière, des couleurs, conscience peut-être accompagnée d'une sensation des paupières qui battent, ou d'une douleur si la lumière est violente, par une conscience des objets et êtres vivants, du ciel et du sol ; mais le « je » qui voit n'est pas l'organe de la vue, ni la lumière et les couleurs, ni les objets. On ne peut rien en dire. Il est hors du vu. On l'a traditionnellement appelé **esprit** : hors du monde.

L'objet est vu, su. Le sujet ne l'est pas du tout, malgré sa présence. D'où la notion de « limite ». Tout est dans le monde senti, dans le corps et l'âme qui sent : sauf le sujet, qui est présent à leur limite, hors organe et champ de la sensibilité.

Le sujet dans son monde

La situation de base du sujet, pour débiter la philosophie, se décrit comme une relation à deux termes : **je et le monde** ; ou le sujet et son monde à lui sensible et représenté. Est appelé *monde* ce qui n'est pas *je* ; est appelé *je* ce qui n'est pas *monde*, mais pour qui le monde est objet. Chaque sujet s'imagine nécessairement que sa présence fait le monde, qu'avant lui-même le monde n'était pas apparu ;

et qu'après lui-même il va disparaître. Chacun ne peut s'empêcher de penser : que périsse le monde, après moi, le déluge ! Ou : si l'apocalypse a lieu, je serai le seul survivant pour témoigner du monde !

Entre les deux ? La sensibilité donne au sujet son monde perçu. Les mots véhiculent la reconnaissance des actes majeurs (comme manger, boire, dormir), et des êtres du monde, déjà en les dénommant, en les classant par espèces et genres, comme Adam a dû le faire dans le tout premier langage : toi, je t'appelle girafe, toi éléphant, toi panthère, toi poisson et toi oiseau. Percevoir est passivement recevoir ; dire est déjà une forme d'action et de convocation des êtres du monde. Chaque sujet vivant pour l'essentiel perçoit et agit. Il perçoit et agit dans « son » monde ou plutôt, comme dirait Uexküll, dans *son milieu* ; le milieu, *Umwelt*, est cette partie du monde, *Welt*, qui prend sens dans sa perception et déclenche son action. Mais aussi le sujet pense en lui-même ; il exprime ses pensées par la voix, dans le cri, le chant ou dans la parole, ou dans le comportement ; puis il fait : il transforme quelque chose du monde en son abri, en commodité vitale pour se reproduire, et se nourrir.

Dans ce milieu le « je » n'est pas seul. Il est depuis la naissance « avec », accompagné. « Tu » es à mes côtés, attiré dans la sphère de mon « je » ; nous deux sommes distincts du monde. Konrad Lorenz avait mis en valeur la précocité de l'empreinte, à savoir d'une image définitivement mémorisée, en une seule fois, dans les jours qui suivent la naissance, *de l'autre être de la même espèce*, le proche, normalement : « maman ». Aussi existe-t-il en grammaire deux pronoms exactement personnels : Je et tu. Qui est « tu » ? Un autre « je », en face ou à côté de moi, qui s'adresse à moi et à qui je m'adresse ; si mon « tu » préféré est absent dans mon milieu, je lui parle sans cesse dans ma tête, il devient le témoin mental de tout ce que je pense, ressens, et fais ; la pensée intérieure se présente sous la forme d'une conversation. Si « tu » n'es pas physiquement avec moi, tu es mentalement avec moi.

Il, ou elle, ce n'est plus exactement un sujet ; c'est un objet, un être du monde, le pronom représentant seulement un équivalent d'un nom propre. C'est pourquoi nous employons souvent le pluriel « ils » pour désigner les êtres malfaisants mal identifiés : « mais qu'ont-ils encore fait ? »

La situation de base est donc un peu plus complexe que « je » et « le monde » ; elle ressemble à « **je** » et « **tu** », **dans notre milieu, où existent aussi des « ils »**.

Sujet, individu, personne

La place du sujet, occupée par le « je », peut se trouver dans la langue investie par des mots qui paraissent plus objectifs.

Comment délimiter *le sujet* par rapport aux mots : l'individu et la personne ?

Comme l'expression de *pronom personnel* l'indique déjà, le mot personne peut-être le meilleur équivalent du mot sujet, mais seulement en partie. Qu'entend-on par personne ? Un sujet de droit. Personne, *persona*, se distingue de chose, *res*. Il y a deux espèces dans le droit civil, le droit personnel et le droit réel, ce dernier portant sur les biens immeubles et meubles. Comme le sujet n'est pas un objet, de même, la personne n'est pas une chose. **La personne** est décrite comme ayant droit à son nom propre, à son corps, à son logis, à son image, à sa conscience : tout cela est intouchable, inviolable par les autres, car cela constitue sa dignité. Par contre les choses s'acquièrent et s'aliènent. Simplement, si un être humain, pour des raisons par exemple de trop grande jeunesse, ou de maladie invalidante, ne peut pas encore ou ne peut plus être exactement une « personne » répondant d'elle-même, une autre personne en prend la responsabilité (parent ou tuteur) et s'engage à faire respecter sa dignité.

Le mot « individu » peut être assez péjoratif dans la langue courante, où l'on entend parler de sales, tristes ou de sinistres individus. Mais le sens propre du mot individu, qui signifie un, non divisé, voire unique, renvoie plus exactement à la nature. Ainsi, parce que tout cristal est engendré par un germe unique, chaque cristal est un individu. Et encore, parce que la reproduction sexuée assure à chaque nouvel être conçu au sein d'une espèce une cellule unique, qui n'est que pour partie du père et de sa filiation, pour partie de la mère et de sa filiation, chaque chat, chaque enfant, chaque feuille de platane même, comme dirait Leibniz, est un individu, et il n'existe pas deux individus semblables.

De fait, chaque homme, chaque femme est un individu. Le mot désigne cette différence qui le fait unique. Spontanément, chaque sujet tend à souligner cette différence individuelle par un renforcement de son identité personnelle, tant psychologique que sociale ; et donc il peut insister sur le fait qu'il est homme et non femme, qu'il parle telle langue, qu'il appartient à telle nation, qu'il a telle religion, etc. Mais, ce faisant, il cherche des identifications sociales, donc il ne souligne pas vraiment son individualité à proprement parler mais au contraire il la fonde dans un groupe social ; en effet, le renforcement se fait par accentuation des signes d'appartenance, ce qui facilite le jugement de reconnaissance par les autres, sous la forme de « c'est un... ». C'est pourquoi être un individu est un fait biologique, mais devenir un individu vraiment singulier, unique, original par sa personnalité est rare, et n'est pas forcément souhaité par la personne, étant donné la puissance de l'imitation et de la fusion dans la société. Entrent en tension dans l'individu le désir mimétique de se fondre dans son groupe et le désir d'être distingué et reconnu.

Toutefois, c'est bien le petit mot « je » qui continue le mieux d'indiquer le lieu du sujet qui parle et qui pense.

Je suis corporel

Du nous au je

Psychologiquement, le nous est premier. Dans le ventre maternel, le tout petit vit en la mère, nourri de ce qu'elle mange et sensible aux saveurs, bercé par ses mouvements à elle, à l'écoute déjà des sons, bruits et paroles ; pendant des mois ensuite, peau contre peau maternelle, en sentant la douceur et l'odeur, rassuré par de douces paroles, sensible au sourire et au regard et y répondant le plus tôt possible, le bébé vit un « nous », il vit en contact, et s'habitue déjà à être proche d'un tissu, d'une fourrure, pour se réconforter. Les premiers babils sont des appels et des imitations des sons, des répons ; le bâillement appelle le bâillement, le sourire le sourire, le rire le rire... ; les mouvements se coordonnent dans le « nous deux ». Les mamans savent que si elles ouvrent la bouche grande, le petit ouvre la sienne ; si elle tire la langue, le petit trouve comment tirer la sienne, etc. Tout se passe comme si les schèmes moteurs s'éveillaient et se précisaient dans le face-à-face : l'un mire l'autre, l'autre mire l'un. Que « tu » sois mon premier miroir, prépare sans doute à ce que, déjà un peu grandi, je « me » reconnaisse dans le miroir : il faut bien qu'un jour, soit sur l'eau calme d'un lac, soit dans une glace dressée, l'enfant prenne conscience de soi par le biais de l'image globale de soi, par le reflet. Entre dix-huit mois et trois ans. Sans doute auparavant l'enfant « se » voyait-il déjà mais probablement comme un autre ; on se rend sûr qu'il sait que c'est lui-même quand on lui a mis une tâche de couleur, sur le front ou sur une joue, et que se regardant, il tente avec sa main de toucher la tache. Le plaisir pris à se regarder est celui de la découverte : tiens, c'est moi, je suis comme cela, et celui aussi de l'unification de soi comme corps total, de la tête aux pieds aux mains. C'est que bien sûr chacun voit constamment partiellement son corps : il voit beaucoup ses pieds et jambes devant, ses mains et avant-bras : mais la plupart du reste de son corps est occulté : tout le dos et le visage en particulier.

Le sujet métaphysique est sans doute à la limite du monde, mais le sujet psychologique, dans le miroir, découvre l'image de son corps, il se découvre « corporel ». Et il se découvre comme être du monde, comme l'est la mère, le père, le frère ou la sœur, etc. La conscience de soi dans le miroir est pour partie objectivante : J'ai un visage comme ci, une couleur de peau et d'yeux comme ça, etc.

Or de même que l'enfant a appris à s'adresser au « tu » du visage de l'autre, qui le regarde et qui lui sourit, il découvre son « je » comme le regard qu'il regarde, le sourire auquel il sourit. Il y a là une confrontation comme d'une face à un esprit qui la regarde, quelque chose qui comporte en soi-même une étrangeté : ah ! tel est mon visage ! Se découvrir dans l'image de soi dans le miroir, c'est

se comprendre comme vivant, comme être corporel, c'est se voir comme les autres nous voyaient déjà sans qu'on le sache encore : c'est rencontrer sa propre visibilité. On peut penser que de se savoir être corporel objectivement dans le monde favorise chez l'enfant le fait de dire : « moi », et les appropriations : « ceci est à moi » ; et aussi réorganise la représentation des relations entre les personnes, apportant le souci des autres, qui sont comme moi. L'enfant qui a constitué une image de soi qu'il rapporte à son existence corporelle, peut alors comprendre que les autres sont dans le même cas que lui : il estime mieux leur indépendance par rapport à lui.

Le sujet métaphysique voit le sujet corporel, et l'image du corps forge le moi psychologique : autrement dit se présente comme représentation ou image de soi identificatoire. Le sujet métaphysique n'a pas d'âge : il est conscience présente, toujours jeune. Quand il découvre le moi corporel, il n'y adhère jamais tout à fait : dans le jeune âge, il se trouve trop petit, trop fragile, quand le corps vieillit gravement, le je, qui se sent toujours aussi éveillé et jeune, plein de désir et de sentiments, s'effare et ne veut plus se reconnaître dans son reflet dans le miroir, il fuit son image. Il est atrocement gêné par ce que le corps est devenu visiblement. Le je psychologique a donc du mal à coïncider et aimer l'image du soi comme corps, il proteste sans cesse, il aimerait être plus jeune plus beau, plus séduisant, etc. Il attend de s'être fait beau, par exemple pour le jour du mariage, pour oser enfin être content de soi.

Ernst Mach nous confie ses troubles :

Lorsque j'étais jeune homme, je vis un jour dans la rue le profil d'un visage qui me parut au plus haut point déplaisant et repoussant. Quelle ne fut pas ma stupeur de constater que c'était le mien ; je l'avais aperçu en passant devant un entrepôt de miroiterie, par un jeu de glaces inclinées l'une contre l'autre. Une autre fois, je montais dans un autobus, harassé par une nuit très fatigante passée dans le train, et voilà que de l'autre côté entre également un homme : « Quel est donc ce professeur minable, pensai-je ». Ce n'était que moi, en face de qui se tenait un grand miroir. L'habitus de classe m'était donc plus familier que mon habitus spécifique.

L'analyse des sensations, p. 9

Mach reconnaît un professeur d'abord, que c'est lui seulement ensuite.

Dédouplements

L'identification la plus forte que nous faisons de l'autre est à son visage ; c'est à lui que nous nous adressons. Notre propre visage, visible et vu des autres, nous ne le voyons pas en situation normale. De là vient sans doute la tentation « technique » : grâce au miroir, ou à autrui, nous pouvons essayer de le re-fabriquer, comme pour en faire, non ce qui est le plus nous-mêmes à notre insu, mais ce qui

est nôtre : d'abord les soins de la peau et le maquillage, pour souligner les zones érogènes les plus séduisantes pour autrui, les lèvres et yeux : allongés, soulignés, colorés pour se rendre plus perçus, pour adoucir et lisser la peau.

Nous disons « le visage nu », « le visage dans sa nudité » car de fait il comporte les ouvertures sensorielles majeures et ce serait un énorme handicap de vivre avec cette partie de notre corps recouverte par exemple d'un voile noir : car alors, comment voir et s'orienter, marcher ? Comment manger ? Comment respirer à fond ? Comment être un sujet de parole ? Comment surtout avoir une identité personnelle pour soi et pour autrui, s'il ne voit qu'un drapé noir, absorbant lumière et chaleur, étouffant ? Alors bien sûr dans la majorité des cultures le visage est visible ; mais maquillé, en un sens masqué.

Peut-être chacun d'entre nous, psychologiquement, se sent comme un acteur qui s'avance masqué sur la scène de théâtre, pour interpréter un rôle : son corps même dans sa démarche, son costume, ses attitudes, son port de tête et sa voix, son maquillage, son grimace parfois, donnent à voir – non l'homme lui-même – mais le personnage. L'acteur travaille son corps et son visage pour la visibilité du personnage : il s'avance toujours masqué. L'acteur est deux : l'homme qu'il est, avant après, demeure tout de même, et le personnage à qui il prête voix. C'est pourquoi dans le théâtre antique, où seuls jouaient les hommes, les toges et les masques permettaient l'interprétation de rôles féminins (ou au Japon, dans le théâtre classique no).

Notre identité personnelle travaille toujours, même à un degré moindre, joue avec la différence de ce « je » psychique réel que nous pensons être, au fond, intimement, toujours, toujours le même (« je suis toujours le même homme ») ; et les « je », sociaux, que nous donnons à voir selon que nous sommes dans le rôle de la ménagère ou du balayeur, ou de la mère ou du père, de l'employé ou du client, du conférencier ou de l'homme qui assure la sécurité, etc. Nous ne nous préparons pas de même au niveau du vêtement et de la gestuelle, nous n'avons pas les mêmes niveaux de langue, nos propos sont autrement codés, etc. Nous jouons des rôles. Nous portons maquillages, voiles ou masques (réels ou symboliques). Le « je » devient donc au moins double : apparent et réel ; visible et invisible, social et intime ; quelquefois, sous d'autres rapports, plus démultiplié encore. Le « je » devient une sorte de « nous » : nous disons à quelqu'un : là je te parle en tant que « père », par exemple, là en tant qu'« ami », à tel autre moment, en tant que « médecin », etc. Cela forme notre vie quotidienne, et de ce fait, quelquefois, rentrés à la maison, nous espérons nous détendre en glissant nos pieds dans de vastes pantoufles sans grâce, affalés sur notre canapé, nous avons envie d'être juste nous-mêmes.

La honte

Évidemment le masque n'est pas seulement visible, il masque ou cache ; autrement dit, il peut répondre à des intentions stratégiques plus ou moins diaboliques. Le gant de velours recouvre une main de fer. Le visage souriant et affable dissimule une froideur et un calcul, etc. L'hypocrisie est là.

Mais plus fondamentale sans doute, première dans notre rapport de « je métaphysique » avec le « je corporel », et les images psychologiques de soi, est la honte. Si nous nous maquillons, vêtons, masquons, etc., c'est du fait d'une honte d'être un corps, un simple corps, « tout nu ». « Tout nu dans ma serviette qui me servait de pagne, j'avais le rouge au front et le savon à la main », chantait Jacques Brel : c'est l'expérience de la visite médicale à l'école ou à la caserne. Quel malaise ! « La honte apparaît à chaque fois que nous n'arrivons pas à faire oublier notre nudité. » Elle a rapport à ce que de notre propre corps nous voudrions dérober aux regards. « Cette préoccupation de vêtir pour cacher concerne toutes les manifestations de notre vie, nos actes et nos pensées » (Levinas, « La honte », *De l'évasion*, 5). Tout nu, je m'excuse d'exister.

On comprend pourquoi le jeune Descartes a écrit : *Larvatus prodeo*. « Comme les acteurs, lorsqu'on les appelle, pour que n'apparaisse pas la rougeur sur leur front, mettent un masque, ainsi moi, sur le point de monter sur le théâtre du monde, je m'avance masqué » (*Œuvres complètes*, Adam et Tannery, 10, p. 213).

l'expérience éthique

Voir l'autre

Ce n'est pas dans le rapport du moi à son propre visage qu'une expérience morale peut se profiler ; ce serait même le contraire, si la composition du visage va jusqu'au machiavélisme, si le masque porté en avant recouvre et cache des désirs criminels ou cruels.

C'est la vision du visage de l'autre qui est décrite par Levinas comme une expérience cruciale. « Le visage n'est-il pas donné comme une vision ? En quoi l'épiphanie comme visage marque-t-elle un rapport différent de celui qui caractérise toute notre expérience sensible » (Levinas, *Totalité et infini*, section 3, p. 203) ? Le visage apparaît porté en avant. La vision suppose le sujet, un espace dégagé, la présence de la lumière, et l'objet vu, comme surface renvoyant la lumière. Or la chose visible vue de moi s'offre à ma prise, comme si j'en pourrais jouir, la toucher, y porter la main peut-être : l'envie est de dire : à moi.